

Desomberg

Côté cour et côté jardin

Philippe Desomberg, un des rares sculpteurs au sens classique du terme, évoluant au cœur d'une pratique qui requiert rigueur, force physique, puissance de vue.

© DR



Qui taille encore la pierre aujourd'hui où la sculpture ne consiste plus qu'en assemblages, installations et autres avatars auxquels on a collé le nom par défaut ? Philippe Desomberg est encore un des rares sculpteurs au sens classique du terme, évoluant au cœur d'une pratique qui requiert rigueur, force physique, puissance de vue. Il est de la famille des praticiens qui, depuis Rodin, matérialise l'émergence de la figure à même le bloc de matière qui en conserve la mémoire. Apparition et disparition, sérénité et souffrance, ombre et lumière, pulsion intérieure... Eros et Thanatos gèrent ces partitions dans la pierre de Soignies et le marbre blanc. La figure, en tout ou en partie, naît de la taille directe et reste ouverte, jouant avec l'espace, la lumière, s'offrant à la caresse des yeux, révélant tantôt un profil étonnant, tantôt une position frontale plus complexe, sans concessions. La luminescence propre à la pierre bleue se libère, révélée par le travail que le sculpteur réserve à l'architecture de la pièce mais aussi à l'épiderme qu'il s'entend à strier pour lui donner relief et « tendreté ». Elle arrondit si bien la brutalité inhérente à la taille qu'on peut parler de qualité picturale enveloppant la pierre et la nimbant. Une aura réper-

cutée aux murs par de magnifiques et récents dessins de figures ensevelies dans le grain du papier au gré d'un brouillard de fusain... et par de belles petites peintures de nus aux vifs éclats rose vif. Philippe Desomberg bien engagé dans une septantaine toujours créative a déjà beaucoup exposé. L'atout de cette exposition-ci réside aussi dans le dialogue établi avec l'atelier qui occupe en permanence une partie de la galerie mais que l'on n'aperçoit d'ordinaire que par une fenêtre intérieure. Cet atelier est aujourd'hui accessible, interface de l'exposition, son côté pile, son côté cour. Les sculptures n'y sont pas mises en exergue comme dans la galerie pour libérer leur chant mais rassemblées en rangs serrés de sorte qu'on les voie comme ce qu'elles sont au départ, des idées maintes fois reprises, creusées, approfondies. Car tout est dans la tête avant de passer dans la pierre. Et la visite de l'atelier met autant l'accent sur l'imaginaire de l'artiste peuplé de tant de rêves et d'images que sur l'ampleur du travail physique.

DANIÈLE GILLEMONT

Galerie Marie-Ange Boucher,
5 avenue du Grand Forestier,
1170 Bruxelles, jusqu'au 22 mars.
www.galeriemarieangeboucher.com

Les images cac

Au Botanique, dans une scénographie extrêmement sobre, le peintre et photographe présente sa production des deux dernières années. Surprise, poésie, références, humour et mystère sont au rendez-vous.

Etrange impression en pénétrant dans l'espace tout en longueur du Museum au Botanique. A première vue, hormis une toile tout au bout du parcours, il semble que l'exposition de Sébastien Bonin ne soit pas encore installée. On entre pourtant, se fiant au fait qu'elle démarrerait le 20 février.

Contrairement aux grands panneaux présentant habituellement les expositions du lieu, un tout petit texte sur le côté gauche de la salle accueille le visiteur. De même qu'une petite vidéo de quelques minutes où l'artiste évoque son travail. Trois pas plus loin, on retrouve son déroutant travail photographique. Sébastien Bonin vient en effet de la

photographie qu'il a longtemps triturée en tous sens, créant des images faites de découpages, collages, montages, s'inspirant d'une multitude d'influences venues notamment de l'histoire de l'art.

Mais ce qu'il présente ici est plus radical encore. Des aplats de couleurs, parfois des monochromes, réalisés grâce à la technique ancienne des photographes. Images photographiques, d'un point de vue purement technique, mais ne correspond en rien à ce qu'on attend d'une photographie. Ici, pas de sujet, pas de paysages, pas de portraits. Juste la couleur, la lumière.

Toute une exposition de la sorte serait peut-être un brin lassante



Sébastien Bonin, « Chaise musicale », 2019. © COURTESY GALERIE MICHEL REIN.